2 K. 792

FR 43

23545

Case
FRC
20198

COMPTE

RENDU PAR

MAURE AINÉ, CITOYEN D'AUXERRE,

Député du département de l'Yonne à la convention nationale, à la séance de la société des Jacobins, du 2 décembre 1792, l'an 1er. de la république.

CITOYENS, FRÈRES ET AMIS,

JE viens m'acquitter d'un devoir sacré, recevez l'expression des sentimens de la plus vive reconnaissance, pour la tranquillité que vous avez rendue à mon ame agitée, en déclarant que je n'avais pas perdu votre estime et votre confiance par ma conduite, comme commissaire de la convention dans le département d'Eure et Loir, je vous dois un compte exact de cette conduite, je viens vous le rendre avec vérité et simplicité.

Je fus nommé commissaire avec les citoyens le Cointre Puiraveau et Birroteau; je n'avais pas sollicité cette mission, mais je l'acceptai avec reconnaissance, comme un témoignage nouveau de la confiance publique, qui m'a tant de fois honoré. Je partis, bien pénétré de mes devoirs, et bien déterminé à les remplir.

Nous arrivâmes à Chartres le mercredi 27 novembre; nous fumes au département pour conférer sur les mesures que nous avions à prendre, lorsque mon collègue Lecointre voulut s'informer d'où partait la source de ces insurrections, on vit se renouveller les scènes scandaleuses qui ont eu lieu à la convention contre le citoyen Duval, propriétaire de la verrerie de Mont-Mirail; on l'accusa formellement d'en être l'auteur; on disait pourtant, c'est un bon patriote, mais c'était la scène de tartuffe; tout en disant qu'on ne pouvait le croire, on le calomniait à dire d'expert; on disait que si c'était lui, il était bien coupable, puisque ces insurrections avaient pour but la destruction de Paris et la dissolution de la convention, qui se trou-

THE NEWBERRY
LIBRARY

vait malheureusement sans défense, au milieu des Marat, Robespierre et adhérens. Je reconnus à ce langage les partisans de la force armée.

Heureusement que ce manège fut terminé par l'arrivée d'un gendarme, venant de Courville, gros bourg à la distance de quatre lieues de Chartres, il annonça qu'on sonnait le tocsin dans tous les environs pour former un rassemblement considérable qui devait se porter le lendemain au marché de Courville. Il n'en fallut pas d'avantage pour exciter notre zèle; nous écrivîmes sur-le-champ aux officiers-municipaux, que nous nous transporterions de grand matin chez eux pour arrêter le progrès de ces brigandages; nous nous retirâmes à l'auberge pour concerter et préparer les mesures nécessaires à notre départ, qui fut fixé au lendemain six heures, sans aucune escorte, et c'est là notre faute.

Nous partîmes en effet à six heures précises, nous arrivâmes à huit heures dans Courville; plusieurs colonnes, fortes de quinze cens hommes environ, arrivèrent en même-tems, armés de fusils, piques, sabres, fourches, haches, broches, faulx et batons, tambour battant, enseignes déployées et organisées autant qu'on peut le croire pour des gens rassemblés à la hâte; nous mîmes pied à terre dans une auberge, située sur le marché. Mon premier mouvement fut d'aller fraterniser avec ce peuple égaré, je fus reçu froidement, j'en fus sincèrement affligé, mais, c'était l'effet de l'opinion qu'il avait, que nous voulions employer la violence. Nous fûmes à l'hôtel-de-ville où étaient rassemblés les officiers-municipaux, nous y prîmes quelques renseignemens nécessaires dans une situation si délicate; à ce moment un homme vint se plaindre qu'on l'avait forcé de vendre son avoine à un prix inférieur, qu'on l'avait gaspillée; il demandait une indemnité et qu'on réprimât de pareils désordres. Lecointre lui répondit sagement que nous n'étions pas venus pour des individus, mais pour faire le bien général. Je suis fâché que cette réclamation, bien naturelle, lui ait paru un piège, car j'ai peine à croire le mal, même en le voyant arriver; un des commandans de l'insurrection entra et nous dit que le peuple avait appris avec inquiétude que nous étions suivis d'un régiment de hussards, qu'il se disposait à les aller reconnaître. Nous lui dîmes d'assurer ses concitoyens que nous n'étions venus qu'avec des intentions fraternelles et amicales, et que nous ne voulions employer d'autres armes qu'une douce persuasion. Il parut satisfait; nous lui observâmes que pour parler à nos frères efficacement et convenablement, il était nécessaire de

les faire rassembler dans un espace suffisant et commode ; il indiqua le champ de Mars, distant du bourg d'environ cinq à six cens pas ; nous allâmes déjeuner, en le priant de nous avertir aussitôt qu'il serait tems ; à peine avions-nous commencé, qu'il vint nous dire que tout le monde était prêt, nous nous rendîmes sur-le-champ au marché, nous nous mîmes à la tête de la colonne, j'étais si satisfait d'une conduite qui annonçait un plein succès, que je marchais au pas, au son d'un fort bon tambour. J'aime l'appareil militaire, non parce que je suis avide de sang, mais parce que je sens une vive émotion en me rappellant que c'est à la formation des gardes nationales que nous devons la liberté. Je m'apperçus que cela ne déplaisait pas à ceux qui nous suivaient. Plusieurs trouveront cette observation minutieuse, mais qu'ils apprennent que c'est beaucoup que de savoir marcher au pas de la liberté et de l'égalité. Arrivés au champ de Mars, le commandant disposa fort adroitement sa colonne sur douze hommes de hauteur et en forma un bataillon carré ; nous nous plaçâmes au centre, j'étais le plus âgé, j'élevai la voix, que j'ai assez forte, et je dis :

« Citoyens, les représentans du peuple français informés que les habitans de ce département étaient inquiets » sur leurs subsistances, et s'agitaient d'une manière dangé- » reuse pour la tranquillité publique, nous ont envoyé vers » vous pour entendre vos plaintes, appaiser vos craintes, » calmer vos inquiétudes, faire droit à vos réclamations si » elles sont justes ; nous venons comme des pères au milieu » de leurs enfans, nous nous glorifions de ce titre qui nous » est cher, parce que vous nous avez honorés de votre » confiance ; nous ne vous tiendrons pas des discours élo- » quens, plus propres à flatter l'esprit qu'à satisfaire le » cœur, mais nous parlerons le langage de la franchise » et de l'amitié ; nous vous assurons d'avance que vos re- » présentans s'occupent sérieusement des moyens d'assurer » votre subsistance et d'améliorer le sort de tous, et qu'ils » regarderont comme leur plus douce récompense la certi- » tude d'avoir assuré votre bonheur ; votre inquiétude vous » a fait prendre des mesures violentes et illégales, mais » encore plus contraires à vos intérêts, car vous vous » plaignez d'être pauvres, et vous perdez un tems précieux » que vous devez à la subsistance de vos familles, vous » inquiétez et gênez ceux qui sont obligés par état d'y » pourvoir, et vous rendez votre situation plus péni- » ble.... » Mon collègue va entrer dans des plus grands détails. Effectivement Lecointre, qui est ici avait et élo-

quent, leur parla avec énergie et dignité ; peut-être eut-il tort, car ce qui est bon dans une assemblée d'hommes éclairés devient inintelligible pour le pauvre, qui n'a que des notions simples de la nature : cependant on nous écoutait dans un silence qui annonçait la persuasion et un heureux succès, lorsqu'une nouvelle troupe de cinq à six cens hommes survint, et après s'être informés de ce que nous faisions, s'écrient : ce ne sont pas des paroles qu'il nous faut, c'est du pain. Je vis avec chagrin que nos espérances allaient s'évanouir ; je pris mon parti, je dis à Lecointre : continuez avec Biroteau, je vais éloigner ces turbulens. Effectivement je traversai la colonne qui était forte au moins de deux mille hommes, je me portai à deux cens pas et je me trouvai environné des nouveaux venus et pressé de telle sorte que je ne pouvais remuer, je les priai de s'éloigner un peu et de m'écouter tranquillement, ils le firent de bonne grace ; alors je répétai les deux mots déja dits aux autres, j'entrai ensuite dans les plus grands détails sur leur situation, leurs besoins, leurs inquiétudes et leurs desirs ; je m'informai des prix du bled, de son abondance, de leurs différentes occupations, du prix de leurs salaires ; je leur parlai avec douceur, je répondis à toutes leurs questions, je glissai le mot pour rire, et je déridai ces fronts chagrins, je me servis de beaucoup de comparaisons d'oppositions propres à leur faire sentir les raisons que j'employais ; je leur observai que la récolte était des plus abondantes, que le bled d'élite ne coûtait que 25 à 26 liv. le septier ce qui mettait à 2 s. 6 d. le prix du pain, que c'était le prix le plus doux qui existât dans la république, que dans certains pays il valait 4, 5 et même six sols la livre : ils convinrent de la vérité de ce que j'avançais, mais ils dirent qu'il n'en étaient pas moins malheureux, puisque le bled était d'un tiers plus cher qu'à l'ordinaire, que le prix de leurs journées était excessivement modique et ordinairement de 12, 15, 18 et 20 s., que ces prix ne leur permettaient pas d'atteindre celuide toutes les denrées de première nécessité. Enfin, que leur pays étant de grande culture, il n'y avait pas d'occupation en raison des bras, ce qui établissait une concurrence d'ouvriers dont le riche profitait avec dureté. Je n'avais rien à répliquer à ces argumens irrésistibles. Je leur parlai de la révolution et de ses avantages, ils me répondirent qu'ils l'aimaient, la soutiendraient, et que ses ennemis pouvaient bien voir qu'il ne manquait pas d'hommes en France, puisque malgré la quantité qu'ils avaient envoyé aux frontières, j'en voyais encore un grand nombre d'armés et prêts à répandre leur

sang. Je louai ces sentimens généreux ; un me dit qu'il avait eu ses deux fils de tués, qu'il en avait du chagrin, mais qu'il avaient rempli leur devoir. Un autre me disait : mais, citoyen, elle dure bien long-tems cette révolution, ne finira-t-elle donc jamais ? Je leur détaillai alors les trahisons et les perfidies du ci-devant roi et de se agens, qui avaient retardé l'établissement complet de la liberté. Je leur répétai tous les succès, toutes les victoires que nous avions remporté depuis que nous nous étions délivrés de ce joug odieux ; et pour les engager à supporter avec patience une misère momentanée, je leur dis : lorsque vous semez et plantez, vous ne recueillez qu'après un long tems et de rudes travaux, encore souvent un orage détruit en un instant le fruit de votre labeur et vos espérances, cependant vous ne vous découragez pas, et vous recommencez de nouveau ; la conférence s'animait, lorsqu'un d'eux me dit ; mais nous ne jouirons pas de ces biens que vous nous annoncez et que nous ne connaissons pas ; ce ne sera que nos enfans ; pour toute réponse je pris par la main un d'eux assez agé, je lui dis : quel est votre age ? soixante-huit ans ; quel est votre profession ? journalier, travaillant à la terre. Qu'avez-vous planté cette année ? Beaucoup de pommes à cidre. Comptez-vous boire de ce cidre ? Non, je suis trop vieux. Pourquoi donc vous donner tant de peine pour d'autres ? Il me répondit sagement : parce que j'ai bu le cidre des pommiers que mon père a planté. Ils sentirent tous l'application et dirent, nous sommes bons citoyens, et nous soutiendrons la révolution. Je leur dis très haut : mes amis, tous les Français ont planté l'arbre de la liberté, ses rameaux sont faibles, mais un jour ils s'étendront sur toute la surface de la république, et couvriront ses heureux habitans.

Le tems ne nous avait pas paru long, puisqu'il y avait une heure et demie que notre conférence durait, lorsqu'un brigand s'écria : c'est un endormeur et un menteur que nous ne connaissons pas, il nous trompe. Pour toute réponse je leur montrai le décret qui nous nomme commissaires. J'évitai de le lire, à cause des termes rigoureux de la loi ; je devins réellement endormeur en leur faisant voir la différence du sceau de la république qui y était apposé, avec les armes du ci-devant roi, ils s'écrièrent : vive la nation, c'est un bon citoyen. J'ai remarqué que le pauvre est persuadé qu'un homme bien vêtu, bien nourri, ne peut connaître la misère. Effectivement c'est dans la chaumière de l'indigent qui arrose de ses larmes un pain noir, et peu abondant, dont les habits couvrent à peine la nudité, et

dont le corps repose sur quelques brins de paille, qu'on doit étudier les moyens d'y remédier. J'étais si heureux et si content que j'avais oublié le rassemblement de deux mille hommes ; je regardai de ce côté, tous avaient disparus. Je fus inquiet de mes collègues ; je dis à mes amis : nous aurons beau fouler cette terre, nous n'en obtiendrons pas un grain de bled ; allons rejoindre nos frères ; allons, dirent-ils, et je marchai à leur tête, tenant le bon-homme aux pommiers par la main. J'affirme devant dieu que pas un ne m'a proposé de taxer les denrées, et que je n'en ai taxé aucunes. Nous avions à peine fait cent pas, que plusieurs hommes, fort échauffés, vinrent à moi et me dirent : citoyen, nous avons arrêté un fermier qui a dit qu'il aimait mieux voir pourrir son grain, que de le vendre pour du papier, c'est un aristocrate, nous allons le noyer. Je leur représentai que cette violence les déshonorerait, sans leur donner un grain de bled ; que c'était peut-être un oui dire, qu'il était notre frère ; qu'enfin puisqu'ils m'avaient reconnu pour député de la convention, je ne pourrais souffrir un tel excès ; à force de supplications et de prières ils le laissèrent aller en disant : vous voyez que nous faisons ce que vous voulez, mais si vous nous trompez nous vous noyerons à sa place. Je leur répondis en riant : j'y consens, mais marchons. J'étais bien satisfait ; naturellement causeur, j'aime prendre ce plaisir avec le pauvre, parce que j'en suis aimé, et que cela le console et l'instruit.

Arrivés à l'entrée du bourg, j'apperçus sur une esplanade élevée, beaucoup de monde, plus de six cens venaient à nous d'une manière inquiétante, lorsqu'un officier de la garde nationale de Courville s'approcha de moi et me dit à l'oreille en me serrant la main : citoyen, n'avancez pas ou vous êtes perdu, je pensai que mes collègues avaient péri et qu'on cherchait une dernière victime, j'éprouvai alors un sentiment bien naturel et bien douloureux, je pensai à ma femme, à mes nombreux enfans et à mes concitoyens dont je suis aimé, puis c'est l'exacte vérité, je prononcai ces mots intérieurement, je les recommande à ma chère patrie à qui j'offre ma vie ; je devins un autre homme, j'oubliai le danger, et j'eus constamment une fermeté stoïque ; l'officier me répéta : allez vous en, je vous le conseille ; tout cela fut dit bas, je lui répondit : vous me donnez un mauvais conseil, je ferais une lâcheté qui avancerait ma perte, je vous remercie cependant de vos soins ; puis élevant la voix, je dis, je ne crains rien, je suis au milieu de mes frères, de mes amis, ce sentiment leur fit plaisir, car ils crièrent vive la nation ; nous ne vous ferons pas de mal, n'ayez pas

peur, vous êtes bon citoyen, et toujours le refrein, mais ne nous trompez pas. Nous augmentâmes notre cortège des nouveaux venus, alors nous étions au moins quinze cens. Arrivés devant la halle, toujours l'œil à la découverte de mes collègues que je ne pouvais appercevoir, il vint à moi un grand homme de mauvaise mine, ayant une faux large, claire comme de l'argent et bien tranchante, je me rappellai l'emblême du tems, je l'ai vue cette faulx de près et considérée de sang froid, j'ai même regardé si elle était ensanglantée, je n'apperçu aucune marque; l'homme féroce me dit: il faut que je coupe la tête à ce gros b..... là et sa faulx était à trois doigts du col, je le repoussai en disant, je desire de mourir à côté de mes collègues, alors il me prit par les épaules et me poussa; je regardai cela comme le signal de ma mort, je l'attendais en vérité sans effroi.

Sans doute que le bras de ce brigand fut arrêté par mes bons amis, dont je me trouvai entouré; je pénétrai avec beaucoup de peine et de tems, dans la longueur d'une masse de six mille hommes, rassemblés dans la principale rue; en arrivant à l'endroit où étaient mes collègues, j'éprouvai un sentiment de joye qui fit couler mes larmes; je montai sur une pile de sacs, où ils étaient entourrés de scélérats de la plus mauvaise mine alors je vis avec douleur qu'ils avaient été forcés de taxer le grain et les autres denrées; je ne peux donner aucun détail des moyens qu'on avait employé contre eux, étant absent, je vis seulement qu'on les avait maltraités: je n'entends donc pas les blâmer et me faire, comme on dit, brave de l'épée qui est chez le fourbisseur.

Je dois à la vérité que je n'ai apperçu dans cette multitude aucun prêtre, comme on l'a avancé; je restituerai aussi un fait qu'on a dénaturé en disant qu'on avait proposé la loi agraire. J'étais présent, lorsque le commandant dit: nous demandons qu'un fermier ne puisse exploiter que soixante arpens de terre par tournure; qu'il ne puisse être en même tems meunier ou farinier; qu'un boulanger ne puisse être de même ni farinier ni meunier, Je ne vois rien dans ces demandes qui ait rapport à la loi agraire; et sur l'observation que nous fîmes, que nous n'avions pas le droit de faire des loix, on n'insista plus.

Le rassemblement se soutenait.

Il était tems de le faire cesser en nous retirant, mais comment faire et à qui le proposer, j'étais tellement tranquille, et j'avais si parfaitement l'usage de toutes mes facultés intellectuelles qu'en appercevant dix à douze compagnons charpentiers, armés de haches et de bisaigues, avec des moustaches ridicules faites avec de l'encre; je me rap-

386

pellai que dans mon enfance, demeurant vis-à-vis l'auberge où se rassemblaient les compagnons du devoir, je les avais souvent entendu se servir du mot de raliement : *à moi les enfans du père Soubise.* Je résolus de m'en servir, et les regardant en riant, je leur dis : voilà les enfans du père Soubise ; il se mirent à rire et s'approchèrent de moi en me disant : êtes-vous de l'état ? Je leur répondis, non, mais je le connais, et je desire que vous, qui êtes de braves gens, vous nous donniez les moyens de parvenir à notre auberge : très volontiers, frère, dirent-ils ; mon signal, le mouvement de ces compagnons inquiéta Biroteau ; je craignis qu'étant Jacobin, il ne me crut en correspondance avec ces factieux. Je l'instruisis de mon dessein, nous profitâmes de la bonne volonté des charpentiers, qui surent nous faire faire place, tout cédait au pouvoir de ces nouveaux licteurs ; ils firent plus, arrivés à l'auberge ils s'établirent gardiens, et ne laissèrent entrer personne sans notre agrément. Je me repens de ne leur avoir témoigné ma reconnaissance qu'en paroles, mais rien n'est encore perdu. Nous montâmes dans notre chambre où nous entendîmes les chefs des cantons ; je leur fis douze copies de la taxe, et j'avoue franchement que je les signai comme mes collègues.

Il était urgent de partir, car les séditieux se proposaient de nous retenir pour nous mettre à la tête du rassemblement qui devait se porter à Chartres, ce qui aurait été fâcheux pour les représentans du peuple. Nous fîmes préparer les voitures ; pendant que mes collègues y montaient, je fis quelques aumônes aux pauvres qui nous entouraient, ils nous comblèrent de bénédictions, ce qui soulagea notre peine ; nous nous rendîmes à Chartres, où après avoir vu les administrateurs, nous continuâmes notre route pour Paris.

La convention a dû improuver notre conduite pour le bien général, je me soumets à cette peine bien rigoureuse, avec la résignation d'un homme qui a fait serment de sacrifier sa vie pour sauver sa patrie, et qui a donné bien des preuves de sa disposition à le tenir. Je me croyais perdu, déshonoré, je croyais être obligé de me retirer, lorsque mes frères, mes amis m'ont assuré que je n'avais pas perdu leur amitié et leur estime, alors je me suis écrié : *victrix causa, diis placuit, sed victa Catoni.*

De l'imprimerie de L'ÉGALITÉ, ci-devant de HENRI IV, rue de Bussy, n°. 1504.